

Proust

Du côté de chez Swann

Préface d'Antoine Compagnon



folio
classique

Extrait de la publication

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Marcel Proust

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

I

Du côté
de chez Swann

*Édition présentée et annotée
par Antoine Compagnon*

Gallimard

Extrait de la publication

Les esquisses des pages 591-602 sont reproduites
avec l'autorisation de la Bibliothèque nationale.

© Éditions Gallimard.
1987, pour l'établissement du texte.
1988, pour la préface et le dossier.

PRÉFACE

Swann est une démonstration. Comme j'ai (je pense à une comparaison musicale) un grand nombre de thèmes à exposer ou (sportive) de chevaux à faire partir, il y a un peu d'encombrement au départ. Mais croire que c'est écrit au hasard des souvenirs¹!

« Suis-je romancier ? » se demande Proust à l'automne de 1908², vers la fin d'une année où il s'est mis une nouvelle fois au travail. Depuis toujours, il veut être romancier, mais le désir demeure irréalisable : ce sera le sujet d'À la recherche du temps perdu. La paresse, la maladie, le deuil, l'impuissance d'écrire dressent leurs obstacles devant le livre rêvé. Et la mort : « Les avertissements de la mort. Bientôt tu ne pourras plus dire tout cela. » Enfin, soudainement, l'écriture s'épanouit, l'œuvre prend forme, le roman se structure, il s'écrit à toute vitesse, dans tous les sens, et les deux tiers de « Combray » — la première partie du Côté de chez Swann — sont achevés pour l'essentiel à l'automne de 1909. Peut-on comprendre comment l'écrivain irrésolu de 1908 devint, non seulement un véritable roman-

1. Lettre de février 1994 à Daniel Halévy, *Correspondance*, éd. Ph. Kolb (dorénavant *Corr.*), t. XIV, p. 350.

2. *Le Carnet de 1908*, éd. Ph. Kolb, 1976, p. 61.

cier, mais le romancier de ce siècle? Le héros de la Recherche découvre, avec l'âge, un « nouvel écrivain » qui rend l'œuvre de Bergotte démodée. Cela n'est pas arrivé à Proust, qui est vite devenu un classique en même temps qu'il est demeuré un écrivain toujours déconcertant.

La Recherche du temps perdu est l'histoire d'une vie, de l'enfance à l'âge adulte, racontée à la première personne par un narrateur sans nom : « Il y a un monsieur qui raconte et qui dit Je¹. » Mais cette histoire est singulière, elle est celle d'une vocation d'écrivain : et le récit en est circulaire, il se fait depuis la fin de l'histoire, où le héros devient écrivain et se met à écrire le livre que le lecteur vient de lire. Celui-ci n'apprend le dénouement qu'au dernier tome, dans Le Temps retrouvé, mais le narrateur connaissait la fin depuis le début : il a pu interpréter ainsi les épisodes principaux de sa vie passée, jusqu'au moment où il surmonta son incapacité d'écrire. On peut, certes, lire la Recherche comme une chronique, comme les souvenirs de Marcel, mais Proust a souvent protesté contre « un malentendu au sujet de [son] livre si composé et concentrique et qu'on prendra pour des Mémoires et Souvenirs d'enfance² ». Comment le héros devint écrivain : tel est le fil secret, l'axe du roman jusqu'au Temps retrouvé, où le héros, à la faveur d'une série d'extases qui lui rendent le temps perdu, comprend que la vraie vie, le seul salut, est dans l'art. Les six tomes qui précèdent ont accumulé les préparations et les obstacles à la révélation, les tentations aussi, comme la mondanité et l'amour. La description du monde et l'analyse de la passion donnent un prodigieux roman comique et psychologique. Toutefois, retraçant l'histoire d'une vocation d'écrivain,

1. Lettre de février 1913 à René Blum, *Corr.*, t. XII, p. 92.

2. Lettre d'avril 1912 à Robert de Montesquiou, *Corr.*, t. XI, p. 90.

bien autre chose qu'une carrière, la Recherche du temps perdu est avant tout une recherche de la vérité, un roman philosophique qui répond à une doctrine esthétique : l'art est sans commune mesure avec la vie, il la transcende, car il est la vraie vie : le moi créateur n'est pas le moi social, l'artiste crée en descendant en lui-même. Au-delà de l'histoire de Marcel, cette esthétique idéaliste est le vrai sujet du roman, qui entreprend de la démontrer : il raconte l'histoire d'un homme qui en fait la découverte.

Proust se demandait pertinemment, à l'automne de 1908, à propos de son intuition centrale : « Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je romancier ? » La question se posa jusqu'au bout : la Recherche est-elle un roman ? Comment concilier une théorie de l'art et le récit d'une vie ? Proust l'avait déjà tenté dans Jean Santeuil, auquel il travailla entre 1895 et 1899, cherchant à analyser le passage de la vie à l'art. Fidèle à Baudelaire, à Chateaubriand et à Nerval, il avait alors trouvé dans la réminiscence, fruit de la mémoire involontaire, l'espace et le temps où la vie prenait la profondeur de l'art. Mais les réminiscences n'étaient jamais que des extases momentanées, des instants de bonheur. Jean Santeuil demeura un amalgame de fragments. La composition manquait, c'est-à-dire une fin, qui fera de l'art une théorie de la mémoire dans la Recherche, et une tension vers cette fin, dans la quête hésitante de sa vérité que mènera le héros. Bref, il manquait à la première tentative romanesque les principes de la Recherche et la formule de son succès. L'impuissance d'écrire y est mise en scène : le héros souffre d'une absence de talent, il est souvent prêt à renoncer, mais les moments intenses procurés par le hasard d'une impression sensible relancent le besoin d'écrire, jusqu'à la révélation finale. Les matériaux récoltés dans Jean Santeuil trouvent leur forme dans le roman définitif. Comment la structure de la Recherche fut-elle acquise

après l'automne de 1908 ? Comment le premier tome, Du côté de chez Swann, avec ses trois parties — « Combray », « Un amour de Swann », et « Noms de pays : le nom » —, fut-il composé ? L'histoire du roman comporte une part d'accident. Il fut écrit un peu n'importe comment, il resta toujours inachevé, ses derniers tomes furent publiés après la mort de Proust. Et pourtant, très vite, il fut fini, c'est-à-dire nécessaire, comme s'il avait trouvé lui-même sa forme. « Le livre de Proust, écrivait Reynaldo Hahn peu après la publication du Côté de chez Swann en 1913, n'est pas un chef-d'œuvre si l'on appelle chef-d'œuvre une chose parfaite et de plan irréprochable¹. »

PROUST EN 1908

En cette année du véritable début de la Recherche, Proust a raison de douter. Qu'a-t-il fait de sa vie ? À près de quarante ans, souffrant depuis l'enfance d'un asthme qui n'a rien d'imaginaire, il reste l'auteur d'une œuvre mineure. Depuis Les Plaisirs et les Jours, recueillant en 1896 quelques textes de circonstance, cet écrivain incertain et précoce — le « jeune homme irréparable » dont parlera Montesquiou dans ses Mémoires — est devenu un chroniqueur rare. Il a publié, en 1904 et 1906, deux traductions de John Ruskin : La Bible d'Amiens et Sésame et les lys ; il a donné des articles au Figaro à partir de 1900. Pour ses contemporains, qui ignorent Jean Santeuil, dont le manuscrit ne sera publié qu'en 1952, il est un dilettante et un mondain. Son père meurt en 1903, sa mère en 1905. C'est la période la plus sombre de son existence : « J'ai clos à jamais l'ère des traductions, que Maman favorisait. Et quant aux traductions de moi-

1. Lettre de novembre 1913 à Mme Duglé, *Corr.*, t. XII, p. 333.

même je n'en ai plus le courage¹. » La formule annonce pourtant la définition de la littérature, dans Le Temps retrouvé, comme traduction d'un livre intérieur. Après une année de marasme et une année d'oisiveté, Proust se remet à la tâche au début de 1908, peut-être même dès 1907, et il ne s'interrompt plus jusqu'à sa mort, en 1922. En février 1907, il publie dans Le Figaro un article qui introduit l'un des thèmes majeurs de l'œuvre future : la cruauté envers l'être aimé, la profanation de la mère, le sadisme. « Sentiments filiaux d'un parricide » a été inspiré par un fait divers : un jeune homme que Proust connaissait et qui lui avait écrit une lettre touchante à la mort de sa mère, venait d'assassiner sa propre mère avant de se donner la mort. En novembre 1907, Le Figaro accueille également des « Impressions de route en automobile », que Proust reprit à peu près telles quelles pour les clochers de Martinville de la fin de « Combray », attribuant ainsi au héros enfant un texte de sa maturité.

En 1908, Proust travaille avec fièvre, dans des directions multiples. Il semble avoir rédigé d'abord des fragments autobiographiques, sur des feuilles volantes, comme au temps de Jean Santeuil. Mais il est bientôt captivé par un autre fait divers : l'affaire Lemoine, du nom d'un escroc qui prétendait avoir découvert le secret de la fabrication du diamant. En quelques semaines, il compose, à propos de cette affaire, une série de pastiches de Balzac, Flaubert, Sainte-Beuve, Henri de Régnier, Goncourt, Michelet, Faguet et Renan, qui paraissent dans Le Figaro à partir du 22 février. Ces pastiches sont, dans son esprit, « de la critique littéraire "en action"² » et les prémices d'une véritable critique littéraire. Ils préparent aussi bien le Contre Sainte-

1. Lettre de décembre 1906 à Marie Nordlinger, *Corr.*, t. VI, p. 308.

2. Lettre de mars 1908 à Robert Dreyfus, *Corr.*, t. VIII, p. 61.

Beuve, ce livre fantôme que Proust projeta à la fin de 1908 et en 1909, que la Recherche. Proust prétendit les avoir composés de façon spontanée, s'étant mis à l'écoute des auteurs comme de musiques diverses. Le pastiche proustien suppose une théorie du style, que la suite de l'œuvre développera : le style est une vision, il n'est pas analysable par l'intelligence. Après cette diversion, reprenant son projet romanesque, Proust semble soudain en concevoir l'ampleur : « Je voudrais me mettre à un travail assez long », écrit-il à Mme Straus, la remerciant de petits carnets qu'elle lui a offerts et dans lesquels il prend des notes relatives à son roman¹. Pourtant la dispersion subsiste dans ses projets. À Louis d'Albufera, en mai 1908, il en énumère une série impressionnante :

une étude sur la noblesse
 un roman parisien
 un essai sur Sainte-Beuve et Flaubert
 un essai sur les Femmes
 un essai sur la Pédérastie
 (pas facile à publier)
 une étude sur les vitraux
 une étude sur les pierres tombales
 une étude sur le roman².

Tous ces thèmes seront abordés dans la Recherche, mais la forme qui les organisera n'est pas encore trouvée. Proust hésite encore entre le roman et l'essai.

Un autre scandale, l'affaire Eulenburg, qui fit de l'homosexualité un sujet d'actualité en 1908, a contribué aussi à relancer le roman proustien. Un journaliste allemand s'en était pris dans une série d'articles, en 1906 et 1907, à l'entourage pacifiste et francophile de

1. Lettre de février 1908, *Corr.*, t. VIII, p. 39.

2. *Corr.*, t. VIII, p. 112-113.

l'empereur Guillaume II, dénonçant les mœurs du prince Philipp von Eulenburg, ami du Kaiser. Plusieurs procès suivirent en 1907 et 1908, sans que le prince pût jamais rétablir sa réputation. Proust paraît avoir entrevu à cette occasion la fonction romanesque qu'aura dans son œuvre le thème de l'inversion, qui le préoccupait dès Les Plaisirs et les Jours et auquel le personnage de Charlus donnera sa forme la plus accomplie.

Proust avait sans doute achevé un premier état du roman à l'été de 1908. Bernard de Fallois, qui eut accès aux manuscrits de Proust lorsqu'il publia son Contre Sainte-Beuve en 1954, a eu connaissance de soixante-quinze feuillets aujourd'hui disparus, qu'il décrit comme une ébauche de la Recherche. Au cours de l'été de 1908, Proust dressa dans son carnet une liste de « Pages écrites » qui paraît se référer à eux¹. Il reprend alors son travail du début de l'année, il cherche peut-être un plan. Certaines des rubriques annoncent des morceaux ou plutôt des thèmes du futur roman, comme celle-ci : « Ma grand-mère au jardin, le dîner de M. de Bretteville, je monte, le visage de Maman alors et depuis dans mes rêves, je ne peux m'endormir, concessions etc. » Le premier souvenir de « Combray » est là en puissance : le drame du coucher, les visites de Swann, la concession fatale des parents du héros, le soir où son père laissa sa mère passer la nuit dans sa chambre. Une autre rubrique, « Le côté de Villebon et le côté de Meséglise », annonce les « deux côtés », celui de Guermites et celui de chez Swann, et la polarité majeure qu'ils institueront dans Du côté de chez Swann et dans toute la Recherche. La dernière rubrique, « Ce que m'ont appris le côté de Villebon et le côté de Meséglise », fait songer à la réunion des deux côtés, longtemps emblématiques de deux univers inconciliables — la bourgeoisie et l'aristocratie, la famille et le monde,

1. *Le Carnet de 1908*, p. 56.

l'enfance et l'âge adulte, etc. —, lorsque, à la fin d'Albertine disparue, Gilberte Swann, devenue Mme de Saint-Loup et donc passée du côté de Guermantes, apprend au héros qu'il existait un sentier de traverse reliant les deux promenades autour de Combray¹.

Le roman de 1908 tourna court, « la paresse ou le doute ou l'impuissance se réfugiant dans l'incertitude sur la forme d'art² ». Il échoua pour la même raison que Jean Santeuil : des fragments autobiographiques, des moments extatiques ne font pas un roman : un roman est un tout, une construction : il doit avoir son unité, celle, par exemple, que donnera à la Recherche la théorie de l'art, préparée tout au long du livre et révélée dans Le Temps retrouvé. Dans son carnet, peu après la liste des « Pages écrites », Proust consigne plusieurs réminiscences durant l'été de 1908. « Nous croyons le passé médiocre, écrit-il, parce que nous le pensons mais le passé ce n'est pas cela³. » Le lecteur averti reconnaît l'opposition entre la mémoire volontaire et la mémoire involontaire, entre la mémoire pauvre de l'intelligence et la mémoire sublime de la sensation : « telle inégalité du baptistère de Saint-Marc », ajoute Proust, anticipant la résurrection de Venise sur les pavés mal équarris de la cour de l'hôtel de Guermantes, qui déclenchera la série des extases dans Le Temps retrouvé. Mais l'organisation de ces épiphanies fait défaut, la conquête du roman sera celle d'une structure, faite d'une multiplicité de symétries spatiales et temporelles, de préparations et de retours en arrière. C'est pourquoi Proust se montrera toujours irrité lorsqu'on lui reprochera l'absence de plan de son œuvre. Dans la page du carnet qui prend acte de l'échec

1. Voir une ancienne esquisse pour les deux côtés au document II, p. 591.

2. *Le Carnet de 1908*, p. 61.

3. *Le Carnet de 1908*, p. 60.

du roman de 1908, il semble croire qu'il n'aboutira jamais : « Tout est fictif, laborieusement car je n'ai pas d'imagination mais tout est rempli d'un sens que j'ai longtemps porté en moi¹. » Il est déchiré entre l'impuissance et la nécessité d'écrire. Le roman est en gestation depuis 1895 mais chaque nouvelle tentative échoue :

Le travail nous rend un peu mères. Parfois me sentant près de ma fin je me disais, sentant l'enfant qui se formait dans mes flancs, et ne sachant pas si je réunirais les forces qu'il faut pour enfanter, je lui disais avec un triste et doux sourire : « Te verrai-je jamais ? »

La hantise de la mort restera à l'horizon de la pensée du temps dans la Recherche, jusqu'au Temps retrouvé, qui a également le sens d'une victoire sur la mort.

CONTRE SAINTE-BEUVE : L'ESSAI

L'échec du roman de 1908 conduisit Proust à une méditation sur la littérature, par l'intermédiaire d'une lecture de Sainte-Beuve. Défait du côté du roman, il cherche à se ressaisir du côté de la critique, comme il s'était, déjà, tourné vers Ruskin après l'abandon de Jean Santeuil. L'originalité du roman proustien tient beaucoup à la réflexion critique qui l'a précédé. La fiction y est inséparable d'une théorie de la littérature, car c'est à la faveur d'une réflexion critique que Proust est passé des ébauches fragmentées à l'œuvre. La Recherche du temps perdu est issue des pages sur Sainte-Beuve que Proust a rédigées au début de 1909 : c'est pourquoi il n'y a pas de meilleure compréhension de la structure de la Recherche qu'à travers l'analyse du chemine-

1. *Le Carnet de 1908*, p. 69.

ment que suivit Proust du Sainte-Beuve au roman¹. Le Sainte-Beuve, que plusieurs critiques se sont attachés à reconstituer, n'a jamais formé une œuvre achevée, mais il contenait dans ses pages éparpillées l'essentiel de l'esthétique proustienne, et surtout, Proust a résolu grâce à lui, presque par hasard, le problème de la forme romanesque, qui l'obsédait. Sous le même titre, il a conçu successivement un essai, une conversation critique précédée d'un récit, et un roman. Au terme d'une filiation compliquée, la Recherche résulte d'un passage qui fut ajouté au récit introductif du second Sainte-Beuve, lointaine amorce de l'ouverture de « Combray » sur les réveils dans la nuit et l'évocation des chambres d'autrefois.

Proust a travaillé au Sainte-Beuve de la fin de 1908 à l'été de 1909, sous ses trois formes successives. Il a d'abord consigné ses réflexions critiques sur des feuilles volantes. Le moment où il se procura des cahiers — les premiers des soixante-quinze cahiers de brouillon que possède la Bibliothèque nationale —, sans doute au printemps de 1909, fut une étape essentielle dans la genèse du roman. Le cahier, couvert sur les pages de droite, rempli ensuite dans les marges et sur les pages de gauche, manifeste la conscience de la forme, l'exigence de la composition.

Comment comprendre le rôle de Sainte-Beuve au départ de la Recherche ? Il est aujourd'hui méconnu, comme d'autres immortels du XIX^e siècle, comme Taine ou Renan, mais le centenaire de sa naissance, en 1904, avait témoigné de son influence persistante. Or, selon Proust, Sainte-Beuve s'est uniformément trompé. Sa méthode reposait sur une confusion entre l'homme

1. Voir Claudine Quémard, « Autour de trois avant-textes de l'ouverture de la Recherche : nouvelles approches des problèmes du *Contre Sainte-Beuve* », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 3, 1976 ; Bernard Brun, « Le dormeur éveillé : genèse d'un roman de la mémoire », *Études proustiennes*, n° 4, 1982.

public et l'écrivain, entre le moi social, mondain, intellectuel et le moi créateur : « Un livre, écrit Proust, est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices¹. » Refusant de séparer l'œuvre de l'homme, « Sainte-Beuve a méconnu tous les grands écrivains de son temps », estimait déjà Proust, dans sa préface à *Sésame et les lys de Ruskin*, en 1905². Ainsi, Sainte-Beuve n'a pas compris le génie de Balzac, de Stendhal, de Nerval, de Baudelaire, qu'il traitait de « gentil garçon » : il leur a préféré Mme de Gasparin ou Töpffer. Le procès de la critique historique et biographique n'est plus à faire en 1908 : on a souvent reproché à Sainte-Beuve d'utiliser les œuvres pour expliquer les biographies, plutôt que le contraire. Mais Proust se sert de lui pour exposer ses idées sur l'art, fondées sur la distinction psychologique de plusieurs moi, sur ces « intermittences du cœur », dont il a, un moment, pensé faire le titre de son roman, et sur l'insuffisance de l'intelligence et du moi volontaire par rapport à l'intuition et au moi inconscient. Le Sainte-Beuve fut conçu comme une démonstration.

Proust imagina vite, non seulement de réfuter Sainte-Beuve à propos de Balzac, Nerval et Baudelaire, mais de mettre en scène sa thèse, de l'illustrer par un récit avant de la formuler. Il consulte Mme de Noailles et Georges de Lauris, en décembre 1908, hésitant entre deux formes :

J'ai en quelque sorte deux articles bâtis dans ma pensée (articles de revue). L'un est un article de forme classique, l'essai de Taine en moins bien. L'autre débiterait par le récit d'une matinée, Maman viendrait près de mon lit et je lui raconterais un article

1. *Contre Sainte-Beuve*, éd. Pierre Clarac, 1971, p. 221.

2. *Contre Sainte-Beuve*, p. 190.

que je veux faire sur Sainte-Beuve. Et je le lui développerais¹.

On voit bien vers quelle solution il penche, et qu'il ne demande qu'à être encouragé pour passer de l'étude à la conversation critique précédée d'un récit. La première personne apparaît, qu'il avait déjà utilisée dans la préface de Sésame et les lys. Écrivit-il son article? Il ne s'y était pas mis à la fin de décembre², mais il a laissé des ébauches, publiées par Bernard de Fallois en 1954, mêlées à des fragments narratifs de 1908 et 1909³.

CONTRE SAINTE-BEUVE : LE RÉCIT

La seconde formule envisagée pour le Sainte-Beuve fut le récit d'une matinée suivi d'une conversation. Le narrateur se serait souvenu du matin où il avait trouvé dans Le Figaro, apporté par sa mère juste avant qu'il se couche, à une époque où, malade, il ne dormait plus que le jour, un article de lui dont il attendait depuis longtemps la publication : la conversation sur l'article du Figaro se serait alors transformée en une conversation sur un autre article qu'il projetait de consacrer à Sainte-Beuve et dont il aurait exposé le plan à sa mère. Du récit à la critique, c'est la naissance de la symétrie fondamentale de la Recherche, dans le diptyque du Temps perdu et du Temps retrouvé, celui-ci n'étant qu'une ultime formulation de l'esthétique élaborée dans le Sainte-Beuve. Il ne s'agit encore que d'une conversation critique précédée d'une introduction narrative, mais le récit prend bientôt le pas : et de ce prélude de la

1. Lettre à Georges de Lauris, *Corr.*, t. VIII, p. 320.

2. *Ibid.*, p. 331.

3. Voir le document I, p. 586.

conversation, laquelle n'a vraisemblablement jamais été écrite, tout le roman est sorti.

Dans les cahiers de brouillon conservés à la Bibliothèque nationale, on peut repérer le scénario fragmentaire et inachevé d'un « Récit d'une matinée », à la première personne¹. Le héros se couche une heure avant le lever du jour. Avant de s'endormir, il évoque les nuits d'autrefois et les matinées d'aujourd'hui, il décrit ses souvenirs et ses sensations. Les sensations, les bruits et odeurs du matin, seront reportés à l'ouverture de *La Prisonnière*. Les réminiscences des nuits d'autrefois, elles, pendant cette heure brève qui précède le matin, retardent la lecture du *Figaro*, la transition de l'article fait à l'article projeté, et la conversation sur *Sainte-Beuve*. Greffés sur le récit de la matinée, proliférant, les souvenirs le firent éclater : il fut abandonné au profit d'un roman de la mémoire, qui les accueillit moins artificiellement.

C'est la confusion de l'espace et du temps, provoquée par le coucher matinal et stimulant la mémoire, qui déclenche les digressions du récit. L'expérience est banale ; comme les phénomènes de mémoire involontaire, elle peut illustrer la vanité de l'intelligence : une erreur des sens ranime une mémoire spontanée du corps et fait naître l'illusion d'une chambre ancienne. Le récit d'une matinée dans la vie du héros, celle de la publication de l'article du *Figaro*, dévie vers le souvenir d'autres réveils et vers une réflexion sur l'insomnie et la mémoire. D'emblée, s'instaure ce rythme particulier à la Recherche, passant systématiquement et insensiblement du récit de ce qui est arrivé une fois au récit de ce qui est arrivé un nombre indéfini de fois. Le récit de la matinée est indéfiniment retardé par le rappel d'anciens réveils nocturnes, du temps où le pro-

1. Voir *Contre Sainte-Beuve*, éd. Bernard de Fallois, 1954, chap. I, II, V et VII.

tagoniste dormait la nuit, et par les souvenirs de temps plus anciens qu'ils ressuscitaient. Débordé, le récit invente — c'est l'articulation cruciale, entre le passé et le présent —, un temps moyen, celui des insomnies au cours desquelles un troisième « je », entre le héros et le narrateur, se consacre au souvenir. La première personne est l'innovation la plus apparente du *Sainte-Beuve* et de la *Recherche* par rapport à Jean Santeuil : d'entrée de jeu elle est triple, distribuée sur trois temps, le passé du héros, le présent du narrateur, et le temps intermédiaire du dormeur qui s'éveille. En lui se rassemble la temporalité jusque-là éclatée des romans proustiens échoués. Grâce au dormeur qui s'éveille, l'horizon du récit s'élargit : celui-ci devient un roman concentrique, rayonnant, capable d'explorer la pluralité des temps et des lieux, entre jadis et naguère.

Proust n'admet pas encore l'éclatement du projet dans les brouillons du printemps de 1909 et croit pouvoir maintenir les digressions du récit dans le cadre de la démonstration critique. L'idée de mettre en scène la réfutation de *Sainte-Beuve* avant de l'exposer s'est pourtant révélée fatale au projet : elle a fait diverger le récit. À cette occasion, Proust a découvert, sans doute obscurément, à la fois la technique romanesque et la thèse esthétique qui feront l'originalité de la *Recherche*. La première personne intermédiaire, celle du dormeur qui s'éveille, ce « je » flottant de l'insomniaque, qui relie le héros et le narrateur dans le temps, est le principe de construction du futur roman. Il lui permet d'échapper à la linéarité chronologique d'un roman de formation, gouverné par la mémoire volontaire d'un narrateur omniscient, sans sombrer dans l'impressionnisme. Il sauve le nouveau roman de l'échec qu'avaient connu Jean Santeuil et le projet de 1908, à la recherche d'une unité improbable entre la prose poétique et les *Mémoires*. Dès 1908, Proust avait consigné dans son carnet les principaux épisodes de mémoire involontaire, qui repre-

naient des réminiscences de Jean Santeuil, mais la mémoire involontaire, qui ne donne lieu qu'à une succession de moments, n'a pas de vertu narrative, fonctionnelle. Elle ne suffit pas, et les réminiscences restent d'ailleurs isolées dans le roman. La mémoire confuse du dormeur qui s'éveille fournit en revanche une souple trame chronologique à la Recherche, entre sensation et intelligence. Le narrateur dort le jour et veille la nuit ; fidèle à la chronologie, il raconte des épisodes du passé retrouvés du temps où il dormait la nuit et où des insomnies stimulaient la mémoire désordonnée de son corps. L'évocation des chambres d'autrefois, au début de « Combray », et, après quarante pages, la brutale résurrection du village dans sa vérité, grâce à la madeleine trempée dans le thé, demeurent deux introductions concurrentes, mais la narration devait être d'abord déclenchée par les souvenirs spontanés du dormeur qui s'éveille, amorces de la structure rayonnante et totalisante du roman : « Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. » Voilà le modèle du roman, même si, dans *Le Temps retrouvé*, la découverte de la mémoire involontaire comme fondement d'une doctrine esthétique en constitue le dénouement.

CONTRE SAINTE-BEUVE : LE ROMAN

Vers mars 1909, le projet du « Récit d'une matinée » cède au roman de la mémoire. Les cahiers de brouillon du printemps de 1909 excèdent le cadre d'un préambule narratif à une conversation critique : non seulement « Combray » est abordé, avec Françoise, le curé, la tante Charles (future tante Léonie), mais Swann, les Guermantes sont ébauchés, y compris Mme de Villeparisis et le marquis de Guercy (futur M. de Charlus), et encore les Verdurin et leurs fidèles. Fin mai — évé-

nement capital dans l'histoire du roman —, Proust demande à son ami Lauris si le nom de *Guermantes* « est entièrement éteint et à prendre pour un littérateur¹ ». Le romancier a pris le pas sur le critique, mais la rupture n'est pas complète. Même si la conversation sur *Sainte-Beuve* ne fut jamais rédigée, elle demeura longtemps le dénouement prévu du roman.

De 1909 à 1911, le début de « *Combray* » reste celui-ci :

À l'époque de cette matinée dont je voudrais fixer le souvenir, j'étais déjà malade ; j'étais obligé de passer toute la nuit levé et n'étais couché que le jour. Mais alors le temps n'était pas très lointain et j'espérais encore qu'il pourrait revenir où je me couchais tous les soirs de bonne heure et, avec quelques réveils plus ou moins longs, dormais jusqu'au matin.

Le dispositif narratif du « Récit d'une matinée » (celle de la publication de l'article du Figaro) est toujours clairement en place : le protagoniste se souvient du temps où il dormait la nuit et où, au cours d'insomnies, il se souvenait de son passé. Entre le héros passé et le narrateur présent, l'insomniaque, dont le narrateur se souvient, se souvenait, lui, du héros. La substitution tardive sur la dactylographie, au cours de l'été de 1911, de l'incipit célèbre : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure... », voile ce dispositif sans le faire disparaître.

*Si, de 1909 à 1911, l'incipit ne change pas, alors que Proust paraît avoir accepté que son *Sainte-Beuve* dévie vers un roman de la mémoire, c'est que le dénouement prévu reste le même. Le Temps retrouvé, c'est-à-dire la révélation esthétique dans le cadre de la matinée chez la princesse de *Guermantes*, n'est pas encore conçu. Le*

1. *Corr.*, t. IX, p. 102.

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU. *Édition établie sous la direction de Jean-Yves Tadié.*

I. DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN. *Présentation d'Antoine Compagnon.*

II. À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS. *Présentation de Pierre-Louis Rey.*

III. LE CÔTÉ DE GUERMANTES. *Édition de Thierry Laget et Brian G. Rogers.*

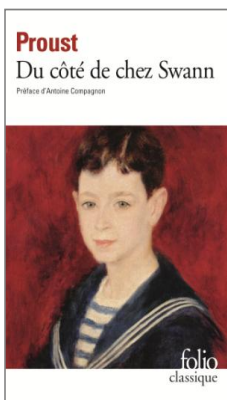
IV. SODOME ET GOMORRHE. *Présentation d'Antoine Compagnon.*

V. LA PRISONNIÈRE. *Présentation de Pierre-Edmond Robert.*

VI. ALBERTINE DISPARUE (LA FUGITIVE). *Présentation d'Anne Chevalier.*

VII. LE TEMPS RETROUVÉ. *Édition de Pierre-Louis Rey, Pierre-Edmond Robert et Jacques Robichez, avec la collaboration de Brian G. Rogers.*

LES PLAISIRS ET LES JOURS. *Édition présentée et établie par Thierry Laget.*



Du côté de chez Swann Marcel Proust

Cette édition électronique du livre
Du côté de chez Swann de Marcel Proust
a été réalisée le 17 juillet 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070379248 - Numéro d'édition : 252093).

Code Sodis : N56339 - ISBN : 9782072495687
Numéro d'édition : 255105.